

Le Libertaire

hebdomadaire

Les anarchistes veulent instaurer un tel bien social qui assure à chaque individu la maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

ABONNEMENTS POUR LA FRANCE

Un an 6 fr. »
Six mois 3 fr. »
Trois mois 1 fr. 50

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

PARIS — 15, Rue d'Orsel, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne

la Rédaction :

À Emile AUBIN

l'Administration :

À Pierre MARTIN

ABONNEMENTS POUR L'ÉTRANGER

Un an 8 fr. »
Six mois 4 fr. »
Trois mois 2 fr. »

Interprétation d'une Evolution Politique

Il y aura bientôt trente-cinq ans que le Parti socialiste ouvrier se révélait comme un parti de classe au Congrès de Marseille 1879.

A côté des coopérateurs, des mutualistes, des blanquistes, des phalanstériens et même de simples républicains corporatistes, les éléments socialistes s'affirmaient par une motion présentée par deux jeunes congressistes, J. Bernard et E. Fournière.

Cette motion, condition sine qua non de l'émancipation ouvrière, affirmait la nécessité de l'expropriation violente de la classe bourgeoise par une révolution sociale.

A cette époque, il n'y avait encore aucun représentant socialiste dans les assemblées législatives, les conseils départementaux ou communaux. On en était à la phase naissante du parti ; on avait la ferveur d'une idée nouvelle ; on possédait le feu sacré qui réchauffe les foules et crée les grands courants d'agitation.

On n'escomptait même pas le bénéfice que pourrait donner la conquête de quelques sièges dans les assemblées délibérantes ; on déclarait même que si on conservait encore l'usage du bulletin de vote, ce n'était pas tant pour les résultats illusoire qu'il pouvait donner, mais bien plutôt pour l'agitation de propagande qu'il permettait de faire en période électorale.

Les mandataires du parti de classe au Congrès de Marseille allèrent jusqu'à dire aux quelques anarchistes qui participaient au dit Congrès : « Laissez-nous tenter encore une fois une expérience, et nous vous assurerons qu'après la période électorale expérimentée, nous unirons à vous sur le terrain purement révolutionnaire de lutte économique. »

Ces déclarations faites, les congrès qui suivirent ne furent importants et marqués d'une certaine originalité que par les tiraillements qui se produisirent entre les tendances différentes qui s'accusèrent.

Les partisans de la participation au pouvoir politique et les négateurs du principe d'autorité se heurtèrent de plus en plus, devinrent d'irréductibles antagonistes, jusqu'au jour où une scission brutale se produisit entre militants de conceptions si différentes. C'est au Congrès de Londres 1896 qu'eut lieu ce mémorable événement.

A cette époque, on pouvait déjà entrevoir que seuls les anarchistes resteraient les éléments actifs des futurs mouvements révolutionnaires. Les fractions, différemment nuancées, du parti ouvrier montraient en germe une unification nécessaire pour faciliter l'évolution de ce parti. Les aspirations expropriatrices des débuts s'apaisèrent et les combinaisons politiciennes se montrèrent sans retenue. Les résultats suivirent ce changement d'attitude, on conquiert des sièges en raison directe de l'abandon des principes initiaux du point de départ.

On se dit toujours socialiste, mais on abandonna peu à peu les méthodes qui auraient amené la réalisation du socialisme. On en est arrivé, par des pratiques parlementaires, à rassurer les détenteurs de

la puissance économique et à tranquilliser les appréhensions des spoliateurs de la classe ouvrière.

Au fur et à mesure qu'on avance sur la route qui mène à la conquête du pouvoir, on se révèle comme un parti qui, — de même que ceux qui l'ont précédé — offre toutes les garanties d'ordre et de conservation sociale. On ne parle plus de faire rendre gorge aux dévorants de la plèbe ; on sauvegarde les intérêts, ces intérêts fussent-ils le produit de la spoliation du peuple, comme on le déclarait jadis à Marseille, il y a trente-quatre ans.

Eh bien ! de contradictions timides d'abord, en palinodies scandaleuses ensuite ; de combinaisons louches en concessions honteuses ; de reniements sans vergogne et de cyniques mensonges ; de toutes les bassesses que doit faire un candidat pour réaliser la place de législateur, tout cela fait que 102 individualités vont siéger au Palais-Bourbon, comme représentants de la classe laborieuse.

La victoire politique remportée par le P. S. U. marque-t-elle un avancement de l'esprit des travailleurs français ? Oui, cette manifestation exprime que la marche en avant se poursuit et garde sa direction vers un but qui dépasse le décevant idéal indiqué par les politiques.

L'augmentation du nombre de socialistes au Parlement n'a, à première vue, qu'une signification politique qui établirait que les cadavres des vieux partis ne peuvent être réchauffés, malgré les frictions nerveuses et répétées des zélés de l'Action Française et des ratapouls napoléoniens.

Mais le déplacement de l'axe politique vers la gauche parlementaire veut dire plus que cela. Pour beaucoup d'hommes appartenant au monde du salariat, il y a le désir de voir les socialistes au pouvoir et de les mettre en mesure d'améliorer la pénible situation des salariés. Ils ne savent pas, ces confiants souverains (?), que leurs représentants, le voudraient-ils, ne peuvent rien faire pour eux, si ce n'est le mal. Ils seront certainement déçus un jour : c'est là que nous les attendons.

Aussi, sans faire de concession à l'ignorance du peuple, restons toujours en frottement d'idées avec lui. Faisons qu'il voie dans les anarchistes des êtres qui n'ont rien de malpropre dans leur attitude, dans leur façon d'agir et dans la conduite qu'ils observent.

Il faut nous appliquer à conquérir les sympathies de la masse attardée et trompée. Pour cela, il faut employer des procédés autres que ceux employés par les bateleurs de la foire électorale.

Si nous conformons nos actes aux principes que nous défendons, et que nous employons des moyens qui ne diminuent en rien notre valeur morale. Si nous sommes assez persuasifs pour faire comprendre la beauté de l'idéal anarchiste et que nous montrons ce dont nous sommes capables de faire pour l'atteindre, il arrivera bien un moment que les exploités seront impressionnés par notre propagande et verront de quel côté est le bien-être dans la liberté.

Mais si, par contre, on relève contre nous les mêmes turpitudes que nous reprochons aux autres ; si nous ne sommes que des blagueurs exprimant des convictions sans les avoir ; si nous ne possédons pas une sociabilité généreuse envers les opprimés et une réprobation profonde contre les oppresseurs ; arrière ! Taisons-nous ! Nous ne serions pas des précurseurs, mais simplement des imposteurs.

Pierre MARTIN.

VARIÉTÉS

Ridicule Vision

Les fers de cent chevaux martelant le pavé, les fanfares déchirant l'air de leurs notes cuirées, l'enthousiasme effréné d'une populace échevelée, se traduisant par des cris délirants, des rires stupides et des chants au rythme naïf, troublent les échos de ce soir de printemps. Mille torches fumantes projettent sur les murs les ombres fantastiques d'un cortège endiablé.

La retraite passe...
En tête, comme un défilé, trois cents spécimens de la jeune génération chantent l'hymne international. Puis, au petit trot de leurs chevaux nerveux, les guerriers au masque farouche, au casque enflammé sous la crinière flottante, cherchent à chasser devant eux la horde révolutionnaire.

Au bout de longs bâtons, des lampions, aux formes étranges, balancent leur flamme tremblante ; des torches qui grésillent ; des sabres qui s'agitent ; des fusils empanachés de fleurs (ô ! Printemps, on souille ta parure !) ; des canons qui roulent en fracas de tonnerre.

Encore des torches, des lampions, des fusils, encore des sabres, puis la foule, la grande foule, inconsciente et stupide, aveugle et sauvage, hurle sa joie féroce autour du spectre de l'Épopée et soulève en clameurs désordonnées sa fièvre érotique pour le fantôme de l'Héroïsme.

La bacchanale s'éloigne, éveillant des échos meurtriers...
Tout chante, tout rit, tout s'amuse...
Spectateurs insoucients, deux hommes (longs cheveux, larges chapeaux) bâillent d'ennui...

A. Narchot.

La mort d'un luttteur

A la liste déjà si longue des militants tombés après un terrible martyre dans les prisons et les bagnes russes, vient de s'ajouter le nom d'un homme, dont le souvenir ne s'effacera pas de si tôt de la mémoire des anarchistes de langue allemande.

Nous ne croyons pas inutile de tracer ici en quelques lignes la vie mouvementée, débordante d'activité, d'enthousiasme et de dévouement généreux de celui qui vient de rendre le dernier soupir après sept longues années de réclusion dans la prison centrale de Moscou.

Senna Hoy, de son vrai nom Johann Holzmann, issu d'une famille bourgeoise, déserta de bonne heure l'ornière capitaliste. Doué d'un brillant talent de poète et d'écrivain et d'une puissance d'expression exceptionnelle, il se fit, âgé de vingt ans à peine, un nom dans la littérature, réussit à grouper autour de lui toute une pléiade de collaborateurs précieux, dont quelques-uns comptent actuellement parmi les meilleurs écrivains de l'Allemagne contemporaine, et fonda dans sa ville natale, à Berlin, un journal littéraire intitulé Kampf (la Lutte), qui lutta courageusement non seulement contre l'indif-

férence et la médiocrité ambiantes, mais aussi contre toutes les iniquités sociales.

Avec une fougue qui ne connut d'obstacles, il se jeta dans la mêlée, distribuant de vigoureux coups aux soutiens de l'ordre existant et à l'hypocrite immoralité des repus. Bientôt il eut plusieurs procès sur le dos, et ayant à choisir entre la prison et l'exil, il opta pour ce dernier, estimant qu'il aurait encore le temps plus tard de purger sa peine.

S'étant rendu en Suisse, il se donna dès lors presque exclusivement à la propagande anarchiste. Cette agitation n'était pas pour plaire au Gouvernement de la « Libre Suisse ». Senna Hoy fut arrêté et expulsé. A cette occasion il montra de nouveau l'esprit de révolte indomptable qui l'animait. Malgré l'arrêt d'expulsion et au mépris du jugement qui l'avait frappé, il revint par deux fois, sans se cacher et sans faire la moindre tentative pour se rendre méconnaissable, et prit part à des manifestations publiques. Arrêté chaque fois, l'Etat suisse descendit dans l'ignominie jusqu'à faire donner le knout au prisonnier.

Toutes les tentatives de Senna Hoy de vivre en Allemagne ou en Suisse à l'aide de faux papiers, ayant piteusement échoué, il se rendit à Paris.

Sur ces entrefaites éclata la révolution russe, attirant l'attention des révolutionnaires de tous les pays. Senna Hoy, qui avait appris qu'un grand nombre d'ouvriers de Lodz, Bialostock, Riga, etc., comprenaient l'allemand, prit la résolution héroïque d'aller renforcer les rangs des révolutionnaires russes. Parti au commencement du mois d'avril 1907, il fut arrêté le 30 juin, non sans avoir accompli un travail d'organisation remarquable, et condamné au mois de septembre de la même année à 15 ans de travaux forcés.

Senna Hoy n'a pas fléchi une minute dans ses convictions révolutionnaires. Miné par la tuberculose il écrivait encore des poésies d'une étrange beauté et d'une merveilleuse force de pensée et d'imagination. Son séjour en prison fut particulièrement pénible. Porte-voix des réclamations des détenus politiques, il aggrava consciemment sa situation, et plus d'une fois il fut acculé à la grève de la faim qu'il prolongea souvent jusque dans la deuxième semaine.

Il est certain que cet homme, doué d'une extraordinaire volonté et d'un courage au-dessus de toute épreuve, aurait accompli l'énorme peine jusqu'au bout, si la maladie traitresse ne l'avait pas terrassé et si l'n'avait pas été fauché par l'impitoyable mort au printemps de sa vie (il n'avait que 32 ans). Pour le mouvement anarchiste de langue allemande, la mort de Senna Hoy est une perte cruelle et douloureuse.

APPENZELLER.

Les Amis du "Libertaire"

Tous les mardis, à 8 heures du soir, réunion du groupe des amis, salle Chapoteau, 5, rue du Château-d'Eau.
Appel est fait à tous ceux qui s'intéressent au journal.

A NOS CORRESPONDANTS

Obligés de paraître un jour plus tôt à cause de la fête de l'Ascension, il nous a été impossible d'insérer les communications qui sont parvenues après midi soir.

Encore une fois, nous demandons à nos correspondants de ne pas attendre le dernier moment pour nous faire parvenir leur copie, parce que cela nous oblige à retarder la publication d'un article qui n'est plus d'actualité la semaine suivante.

Tout envoyer pour que nous recevions copie et convocations le mardi soir au plus tard.

La Question de la Main-d'Œuvre étrangère

La question des ouvriers étrangers travaillant en France à des tarifs inférieurs à ceux obtenus par les prolétaires français se pose aujourd'hui devant l'opinion publique.

Il est de notre devoir de prendre position et nous n'adopterons ni les idées de ceux qui prèchent une sorte de nationalisme ouvrier, pas plus que celles préconisant un internationalisme stupide.

Depuis quelques années, pour des raisons trop longues à énumérer, un nombre considérable d'ouvriers étrangers s'est abattu sur le marché du travail français et, dans beaucoup d'endroits, ces immigrés ont pris la place des ouvriers français qui, de plus en plus, se voient réduits au chômage.

L'incident des Buttes-Chaumont survenu par suite du renvoi de terrassiers parisiens et de leur remplacement par des ouvriers italiens, a mis le feu aux poudres. Furieux, les gars de la terrasse parlent de représailles et si cette situation se prolonge, il est à craindre que des événements regrettables se produisent.

Examinons donc les raisons de cet état de choses et voyons s'il n'existe point de remède.

Lorsqu'un patron emploie des étrangers de préférence aux habitants du pays, c'est pour les raisons suivantes :

1° Parce que les immigrés acceptent un salaire inférieur à celui des ouvriers indigènes ;

2° Parce qu'ils sont, en général, indisciplinés, par conséquent plus faciles à manier et qu'ils constituent une excellente réserve de briseurs de grèves.

Enlève ces deux raisons, c'est-à-dire arrivez à ce que les étrangers touchent le même salaire que les français ; syndiquez-les, donnez leur conscience de leur devoir d'ouvriers afin qu'ils marchent la main dans la main avec les travailleurs de la contrée, et les patrons n'auront plus de raisons pour préférer systématiquement les immigrés aux ouvriers français.

Il faut le dire, à l'honneur des syndiqués de ce pays, les travailleurs étrangers sont toujours très bien reçus lorsqu'ils se présentent à la Bourse du Travail. Les permanents s'arrangent pour les mettre en rapport avec des camarades de leur nationalité et font tout leur possible pour leur trouver de l'ouvrage tout de suite. On dirait qu'ils mettent une certaine coquetterie à prouver qu'ils comprennent l'internationalisme autrement qu'en paroles.

Voici donc notre étranger placé. S'il fait son adhésion au syndicat et se conduit en homme conscient, il est certain que personne n'a le droit de lui reprocher sa nationalité en nous serons toujours contre ceux qui veulent monopoliser le travail, le réserver à ceux-là seuls qui sont nés où habitent dans la région.

Mais, ce n'est pas contre ceux-là que s'élèvent les terrassiers de la Seine. Ceux contre qui ils bataillent, ce sont ces inconscients qui font le jeu des patrons et contraignent au chômage et à la misère des gens qui ont lutté et souffert pendant des années pour obtenir des conditions de salaire leur permettant de vivre.

Ceci dit, devons-nous adopter deux attitudes : employer la chaussette à clous vis-à-vis des jaunes s'ils sont français et ne rien faire s'ils sont étrangers. Jamais de la vie.

Les ouvriers français ne peuvent pas,

sous prétexte d'internationalisme, se laisser enlever leur pain parce que ceux qui font le jeu des patrons sont nés de l'autre côté de la frontière. Ce serait un jeu de dupes.

La question se résume donc ainsi : il n'y a pas d'un côté des Français et de l'autre des Allemands, des Belges ou des Italiens, mais d'une part, des ouvriers organisés ayant bataillé pour améliorer leurs conditions de vie et, d'autre part, des inconscients qui travaillent à un tarif inférieur détruisant ainsi les résultats péniblement acquis par des années de lutte.

Un jaune est un jaune, quelle que soit sa nationalité, et nous devons traiter de la même façon ceux qui — Français ou étrangers — font œuvre de trahison.

Certes, la machine à bosseler n'est pas un argument et nous préférons voir employer d'autres moyens. Mais elle est parfois une nécessité quand tous les autres moyens ont échoué.

En ce qui concerne les ouvriers étrangers, un exemple montrera qu'on peut souvent les convaincre sans recourir à la violence.

Il y a quelques mois, une grève éclatait dans une usine de Cliehy, et, comme un seul homme, tous les ouvriers français quittaient l'usine. Seuls restèrent des Allemands, qui, en raison de leur nombre, continuèrent le travail et permirent au patron de ne pas fermer sa boîte.

Au lieu de crier : Haro sur les étrangers, les camarades de la Fédération des produits chimiques allèrent chercher un camarade allemand et le prièrent d'intervenir. Ce copain accepta et, après avoir causé dans sa langue avec ses compatriotes, il réussit à les convaincre de la nécessité d'être solidaires des ouvriers français ; le soir même, les Allemands se mettaient en grève à leur tour. Inutile de dire qu'ils furent reçus avec enthousiasme.

Ne serait-il pas possible d'imiter cet exemple et, chaque fois qu'un conflit dresse les uns contre les autres des travailleurs français et étrangers, faire intervenir un militant de la nationalité en cause. Si nous avions un certain nombre de ces interprètes — et il serait facile d'en trouver — il est certain que les ouvriers étrangers se rendraient souvent à leurs raisons et que le nombre des conflits diminuerait rapidement.

Encore une fois, le remède est dans l'organisation des immigrés, et les militants étrangers qui se trouvent en France peuvent faire beaucoup dans les circonstances présentes. Causant la langue de ceux qui arrivent ici, ignorant des questions ouvrières et font souvent inconsciemment le jeu de patrons, ils en feront des auxiliaires et non des ennemis et, débarrassés de ces mesquines questions de nationalité, les travailleurs de tous les pays pourront s'unir contre l'ennemi commun : l'exploiteur.

Emile AUBIN.

NOTRE FÊTE

Notre fête de dimanche a parfaitement réussi. Un grand nombre de camarades, répondant à l'appel du Libertaire, sont allés s'ébattre dans les bois de Marnes-la-Coquette. La plus franche camaraderie a régné pendant toute la journée et nos amis garderont un bon souvenir de cette promenade qui, pendant quelques heures, leur a fait oublier les misères de la vie et l'escavage de l'atelier.

A tous merci et à bientôt !

Réflexions d'un Paysan

Celui qui m'intéresse, c'est l'homme qui travaille. Mon intérêt ne dépend point de motifs désintéressés et pourtant cet intérêt que je porte à mon semblable est tout différent de celui qui est attaché en période électorale par les candidats quelconques. Tous les mêmes, anime l'incorrigible électeur. Je n'en sais rien ! Il serait cependant très utile de s'en rendre compte.

Ce qui m'intéresse, c'est avant tout le travail et les conditions dans lesquelles le travail s'accomplit. Là-dessus également mes idées diffèrent du tout au tout de celles qui sont courantes dans les réunions électorales. Parmi les votants on a l'injure facile à l'égard des gens de la députation. La plus mauvaise farce qu'on estime faire à un député, ou à un candidat, c'est de le traiter de fainéant, incapable de gérer le bien public. Encore un mot à spécifier, un mot qui dit tout et qui ne dit rien !

Ce que je demande à un homme que je fréquente ou que je voudrais fréquenter — et mes relations d'amitié sont des plus restreintes — c'est une certaine propriété morale et des idées solidement bâties. Je n'aime point les têtes qui tournent à tout vent. Je déteste les idées de « M. Tout-le-Monde », ce que l'on appelle l'opinion publique, parce que les malins en font des articles de foi et que les naïfs se croient obligés de les écouter ou même de les suivre, ce qui est pis. La tradition n'est point dans mes mœurs et il y a longtemps que j'ai déappris à chanter le *Credo*.

Je veux faire table rase de tout ce que je sais sur mon semblable, l'homme qui travaille, pour me faire mon opinion à moi.

Ainsi peut-on parler tout travailler qui pense et qui n'est pas simplement une machine à voter ou un tonneau qui se fait emplier en période électorale. Celle-ci est achevée. Faisons une retraite en nous-même; elle nous apportera de la clarté dans nos idées.

Dans toute élection deux hommes se trouvent forcément en face l'un de l'autre. L'un, c'est celui qui veut recevoir ou qui reçoit un mandat, l'autre, c'est celui qui le donne ou qui croit pouvoir le donner.

A proprement parler il n'existe point d'actes raisonnablement désintéressés.

Le télégraphiste du *Titanic*, mort à son poste de combat n'a fait ni plus ni moins qu'un acte d'égoïsme bien compris, que tout autre esprit lucide eût accompli à sa place. Sans son appareil de télégraphie sans fil il n'y avait, en effet, pas plus d'espoir de sauvetage pour lui que pour les passagers. Il a usé de la dernière chance de vie qui lui restait en mains.

L'acte intéressé est donc aussi bien le fait du candidat à la députation que de l'électeur. Donnant, donnant ! Toute la différence réside dans le plus ou moins de crapulerie ou le plus ou moins d'honnêteté du contrat qui se passe entre l'électeur et son fondé de pouvoirs.

L'acte intéressé est déterminé par les besoins mêmes de l'individu. Le tout est de savoir, quand l'on coopère à satisfaire ces besoins, s'ils ont leur raison d'être, s'il y va de l'intérêt bien compris de celui qui est sollicité de faire l'effort demandé ou s'il faut le refuser.

Occupons-nous pour commencer du candidat à la députation, de notre futur député. Pour être élu, on lui fait faire sa profession de foi. Cela est du domaine du bon sens. Mais ce qui n'est pas, c'est d'accorder sa confiance à un individu, dont les intérêts sont contraires aux vôtres et dont les promesses embellies par la presse, ne sont et ne peuvent être que mensongères.

Il est d'usage dans nos mœurs électorales, que le candidat à la députation fasse des promesses fermes à ceux qui lui confieront un mandat. Faire des promesses, cela ne coûte rien, mais les tenir cela est plus difficile. Un homme prudent en fera le moins possible. Le candidat, en cela contraire à l'homme prudent, en fera le plus possible. A qui la faute ? A tous les deux, au candidat aussi bien qu'à l'électeur.

Et c'est en quoi réside précisément le manque de sincérité, d'honnêteté, d'intérêt le mieux compris de toute élection telle qu'elle se pratique en régime capitaliste. L'homme qui se met en vedette dans le but de faire les affaires d'autrui, le candidat en l'espèce, a des motifs certains d'agir ainsi. Lesquels ? La vanité ou l'intérêt.

Un homme vaniteux est un homme sans valeur, parce qu'il ne met point de proportion entre son but et ses efforts; parce qu'il ne voit que sa petite personne dans les questions où l'intérêt de chaque « moi » est en jeu; parce qu'il ha-

sardera l'avenir d'autrui pour de futiles motifs d'ordre personnel.

L'électeur qui confie ses soi-disants intérêts à un pareil personnage n'est guère plus sage. Dans les campagnes surtout on entend dire d'un candidat qui soigne son élection à coups de billets de mille : C'est un riche, il n'a pas besoin des 15.000 francs pour vivre. Remarque qui me semble être la pire des recommandations pour un candidat. Il est riche ! Ce n'est donc que par gloriole qu'il entend être élu.

Un vaniteux n'a pas le temps de s'occuper des intérêts d'autrui. Les promesses qu'il fera sont des promesses vaines. L'électeur est sûr d'avance d'être dupé.

Autre chose quand un homme a des intérêts à défendre. La question est de savoir si ses intérêts à lui ne sont pas à l'encontre des intérêts de l'électeur.

Un exemple d'une récente élection vosgienne éclairera suffisamment la situation des parties contractantes : M. Cuny, un riche industriel, possesseur de nombreuses usines est député sortant de la première circonscription d'Epinal. Par ces temps de lutte intense entre clans capitalistes divers, il était logique qu'il se présentât à la députation. Personne ne songe à nier l'influence de l'Etat sur les affaires publiques comme sur les affaires privées. Tout le monde sait également que cet Etat est dans tous les pays de progrès (?) entre les mains de la haute finance.

M. Cuny doué d'un sens très exact des affaires savait au surplus que celles-ci ne sont jamais aussi bien faites que par soi-même. Son but évident était de rechercher les influences politiques pouvant agir au mieux de ses intérêts de grand industriel. La façon américaine de bluffer pour se faire élire fit sensation dans les campagnes. Si les petits caudeaux entretenaient l'amitié, ils bouchaient également la vue aux innocents. Par des dons en argent, des munificences de toutes sortes, petits jeux, lanternes magiques aux municipalités, le portrait du candidat envoyé par la poste à tous les électeurs, par les efforts soutenus de ce dernier en vue des apaisements de la soif électorale, il se créa un irrésistible courant de sympathie vers l'homme assez riche pour se payer son élection. Les promesses qui furent faites étaient également à la hauteur de la mentalité de l'électeur : permis de chasse à cent sous, réduction du prix du tabac de zone (*sic*), tramways d'intérêt local, banques dans tous les villages (*reste*), espérances diverses faites aux électeurs influents, impôt sur le revenu, position nette contre les excès du militarisme, mais néanmoins souhaits d'accaparement du Maroc par tous les moyens, y compris les plus meurtriers. Enthousiasme indescriptible, battements de mains avant que le candidat n'ait laissé tomber son fromage, étouffement systématique de toute contradiction, par la ruse, au besoin par la force, telle était la caractéristique des réunions électorales de M. Cuny. Il fut élu, c'est la règle du jeu quand on possède tous les atouts.

M. Cuny fut député pendant 4 ans. Il mit cette période à profit pour créer des usines en Russie. Le tsarisme russe d'ordinaire très ombrageux n'avait rien à refuser à un député du gouvernement ami et allié. Ceux qui ne furent point contents, c'étaient les électeurs. Leur candidat avait, d'après eux, fait bien des promesses et n'en avait tenu aucune.

Aussi M. Cuny se sentant indésirable esquissa-t-il un mouvement de retraite à l'approche des élections nouvelles. Celles-ci au point de vue mœurs capitalistes sont du plus haut intérêt pour tout travailleur qui pense réellement à la possibilité d'un affranchissement du travail.

Celles-ci au point de vue mœurs capitalistes sont du plus haut intérêt pour tout travailleur qui pense réellement à la possibilité d'un affranchissement du travail.

Celles-ci au point de vue mœurs capitalistes sont du plus haut intérêt pour tout travailleur qui pense réellement à la possibilité d'un affranchissement du travail.

Celles-ci au point de vue mœurs capitalistes sont du plus haut intérêt pour tout travailleur qui pense réellement à la possibilité d'un affranchissement du travail.

Celles-ci au point de vue mœurs capitalistes sont du plus haut intérêt pour tout travailleur qui pense réellement à la possibilité d'un affranchissement du travail.

Celles-ci au point de vue mœurs capitalistes sont du plus haut intérêt pour tout travailleur qui pense réellement à la possibilité d'un affranchissement du travail.

Celles-ci au point de vue mœurs capitalistes sont du plus haut intérêt pour tout travailleur qui pense réellement à la possibilité d'un affranchissement du travail.

Celles-ci au point de vue mœurs capitalistes sont du plus haut intérêt pour tout travailleur qui pense réellement à la possibilité d'un affranchissement du travail.

radical en faveur du successeur de Cuny, un nommé Simonet, professeur au collège d'Epinal : « Il vaut mieux être roulé par un radical que par un réactionnaire, puisqu'il faut des chefs quand même. »

Radical... réactionnaire... Voilà donc les deux grands mots lâchés, les deux mots qui ont servi de signe de ralliement dans la bataille électorale depuis la chute de l'empire.

Un mot en passant, parole de revenant d'il y a 25 ans, entendue de la bouche d'un bouffon Alsacien, grand politicien à ses heures : « Ça n'ira réellement mieux en France que quand les rouges (radicaux) seront au pouvoir. »

Ils sont en place depuis un bon quart d'heure. Les périodes de 4 ans se suivent et plus ça recommence, plus c'est la même chose.

Citons comme point de départ un extrait d'article ayant trait au congrès radical de l'époque et paru dans l'*Echo de Paris* le 22 juin 1901 :

C. ADAM.

(A suivre.)

Mouvement international

Bohême

Fin avril eut lieu à Prague le Congrès annuel de la Fédération anarchiste tchèque.

Prague était représentée par vingt-cinq délégués, les autres villes en avaient envoyé une trentaine.

Le Congrès constata avec plaisir la grande diffusion de nos idées dans le nord de la Bohême (notamment dans la région des mines et des verreries), mais il dut également remarquer une certaine stagnation dans le nord-est, due principalement à la crise économique et à une forte émigration existant dans cette contrée.

Sur une proposition du camarade Vabensky (dr. méd.), on désigna une commission spéciale pour élaborer un programme de la Fédération des anarchistes communistes tchèques.

On décida de célébrer avec éclat le centenaire de la naissance de Bakounine. A cet effet on publiera une brochure du camarade Vlasta Borek (ingénieur), relatant la vie du célèbre agitateur.

La question des coopératives donna lieu à une vive discussion. A Libkovitz, fonctionne depuis des années une boulangerie très prospère, ainsi que quelques coopératives de consommation.

L'attitude des anarchistes tchèques envers les organisations économiques, après un long débat, fut déterminée dans ce sens que les syndicats doivent être regardés comme un des plus puissants moyens d'action de l'idée anarchiste et, par conséquent, favorisés et développés autant que possible par les militants libertaires.

Comme délégué au Congrès de Londres fut désigné le camarade Maris.

A l'occasion du 1^{er} mai, nos camarades de Prague avaient organisé une grande réunion. Vabensky devait parler sur « La signification du 1^{er} mai et la grève générale ». Mais ayant fait allusion à la propagande clandestine, la réunion fut dissoute par le commissaire présent. Les assistants, en quittant la salle, se formèrent en cortège et, chantant la *Marche des anarchistes tchèques*, parcoururent les rues de la ville. Plusieurs arrestations furent opérées.

Appenseller.

La Révolution Mexicaine et le Capitalisme Français

Les journaux sont pleins de détails sur les opérations des marins américains à La Vera-Cruz et ne nous laissent ignorer aucun des combats livrés par les constitutionnalistes aux troupes du dictateur Huerta. Mais tous sont muets en ce qui concerne la lutte acharnée menée par les révolutionnaires mexicains qui, un peu partout, battent, non pas pour remplacer un président par un autre, mais pour instaurer le régime communiste.

Ce silence se comprend. Huertistes et constitutionnalistes se font la guerre pour la conquête du pouvoir. Les premiers sont soutenus par les capitalistes anglais à qui ils ont accordé des avantages, tandis que les seconds sont protégés par les grands « trusteurs » américains, furieux de voir Huerta refuser des concessions aux rois du fer ou du pétrole.

Quelle que soit l'issue de la lutte, les financiers s'enrichiront bien qu'ils ne perdront rien des capitaux engagés, car il n'est pas un gouvernement mexicain qui se refusera, après la victoire, de payer les coupons des porteurs de titres.

Au contraire, le triomphe définitif de nos amis communistes qui — nous l'avons dit souvent — brûlent et détruisent les titres et les papiers d'affaires, porterait un coup terrible aux banques qui ont engagé de bas une quantité énorme de capitaux.

Et voilà pourquoi, — il ne faut pas effrayer les gogos — les journaux français sont muets sur le formidable mouvement révolutionnaire qui, nous l'espérons, mettra d'accord — en les anan-

tissant — les politiciens qui depuis des années se disputent le pouvoir au Mexique.

Il y a deux ans, une affiche de la Fédération Communiste prévenait les capitalistes français de la faillite des fonds mexicains par le triomphe de la Révolution. Et les chiffres que nous donnons ci-dessous donneront une idée exacte de la perturbation formidable qu'apportera la faillite du gouvernement mexicain.

Les titres mexicains cotés à Paris sont de deux natures :

1^o Les fonds d'Etats ;

2^o Les actions et obligations de banques, de chemins de fer, de Sociétés industrielles, etc.

Voici la liste des valeurs mexicaines introduites en France (1) :

a) Cote officielle	
Mexique 4 % or 1901.....Fr.	207.200.000
Mexique 4 % or 1910.....Fr.	280.275.000
Banque centrale mexicaine.....	67.500.000
Banque de Guaymas.....	7.500.000
Banque de Mexico.....	7.500.000
Banque de Londres et Mexico.....	53.750.000
Banque nationale du Mexique.....	70.488.250
Credit foncier mexicain (actions).....	12.500.000
Credit foncier mexicain (obligat.).....	41.125.000
Foncière du Mexique (actions).....	26.500.000
Foncière du Mexique (obligations).....	31.500.000
Nationaux du Mexique (actions).....	65.500.000
Nationaux du Mexique (obligat.).....	132.210.000
Mexico Tramways.....	54.188.000
Boles.....	12.000.000
El Buen Tono.....	9.500.000
Fr. 1.668.529.250	

b) Marché en banque	
Agua Calientes 5 % 1910.....Fr.	3.380.000
Durango 5 % 1907.....	4.180.000
Durango 5 % 1910.....	4.680.000
Mexique 5 % int.....	500.000.000
Mexique 3 % int.....	1.211.924.375
Mexique 5 % or 1890.....	572.040.000
Industrielle d'Alisco.....	15.000.000
Las Dos Estrellas.....	85.200.000
Mexican Eagle pref.....	22.100.000
Mexican Eagle ord.....	107.900.000
Mexican Mines of el Oro.....	4.500.000
Fr. 2.530.884.375	

Total : Cote officielle.....Fr. 1.668.529.250

Marché en banque.....Fr. 2.530.884.375

Total général.....Fr. 4.199.413.625

On voit que les capitalistes français ont placé au Mexique des capitaux formidables.

Ils sont donc responsables de la résistance des Huertistes et autres Madero, et lorsque la Révolution victorieuse anéantira le Grand-Livre de la Dette mexicaine et les sociétés financières qui, depuis des années font appel à l'argent français, nous nous amuserons de la ruine et de la déconvenue de ceux qui, en tous pays, font servir leur argent à des causes contre-révolutionnaires.

Comité de Défense Sociale

POUR MASETTI, PÉAN, LAW

Le Comité invite tous les camarades révolutionnaires, anarchistes, syndicalistes, tous les hommes de cœur à venir protester en faveur de ces victimes des gouvernements au

Grand Meeting

qui aura lieu samedi, 23 mai, Salle du Comité Inter-syndical, 33, boulevard de la Liberté, Le Perreux.

Orateurs :

Thullier et Gelma, qui parleront de l'affaire Péan ;

Antoine et Raguet, qui parleront de Law et Masetti.

Et un camarade du Groupe Italien.

Entrée gratuite

EN ALGÉRIE

LE RÉVEIL INDIGÈNE

En veine de confidences à un reporter, du *Matin* (Paris, 15 mai), M. Noulens, à propos de sa randonnée au Maroc et dans « l'autre France » — l'Algérie — se laissait aller à dire que le développement de notre colonie profitait non seulement aux colons, mais encore aux indigènes ; qu'on veuille bien nous permettre quelques doutes quant à ces derniers. Evidemment, si l'on veut parler de « bicots » vendus aux autorités françaises, ceux-ci ne peuvent que se louer de s'être joints aux dominateurs de leur race, mais quant aux tristes-misères algériens, au prolétariat indigène, il n'en est pas de même, car pour eux ils sont courbés sous les mêmes maux que nous déplorons ici et ailleurs.

Cependant, de cette masse asservie, de ces hordes d'esclaves arabes, un cri de révolte, de protestation — encore qu'un peu timide — a jailli !

C'est-à-dire qu'une feuille en langue arabe, titrée *Dou-el-Fakar* (Rédacteur en chef : A. Assanahadj, 55, rue Rovigo, Alger), ce qui signifie : *Je suis l'employé pour anéantir l'hypocrisie, la jalousie, l'ambition et l'idolâtrie et répandre la franchise, la tolérance, la modestie, etc.*, a vu le jour et a eu un certain succès dans l'élément indigène, paraît-il. *Organe critique et socialiste*, d'un socialisme indépendant du Parti Socialiste Unifié, et avec des illustrations, il rappelle un peu le genre des *Hommes du Jour*, de Paris.

Deux numéros ont déjà paru, un troisième est sous presse.

C'est de bon augure, et nous ne pouvons que l'encourager dans la voie de l'émancipation humaine.

Henri Zisly.

(1) Valeur calculée suivant le nombre de titres français à la cote française et leur taux d'émission ou d'introduction.

Ce qu'il faudrait faire

L'évolution du parti socialiste vers la participation au pouvoir bourgeois va se brusquer ; l'élection d'un coup de 30 députés, qui porte à 102 la représentation de ce parti à la Chambre, le commande.

On sait, mais tous les libéraux ne savent peut-être pas que les règlements du P. S. U. interdisent aux députés de ce parti de soutenir de leurs votes les ministères.

Contre cette interdiction, la droite du parti lutte depuis des années, mais jusqu'ici tout ce qu'elle avait pu faire c'était d'obtenir l'absolution pour ceux des élus qui avaient eu des occasions particulières de désobéir, soit pour voter franchement avec le gouvernement, soit pour le favoriser d'une abstention qui le servait.

Maintenant, il va falloir que les 102 votent carrément avec les radicaux. Le parti radical ne peut pas gouverner sans l'aide des socialistes ; si les socialistes veulent demeurer dans leur ancienne attitude, le gouvernement passera à Briand.

Mais quand on donne au gouvernement radical un appui aussi respectable, on a droit à un, même à plusieurs ministères. C'est même un devoir de les accepter ; car il ne peut y avoir de bloc vraiment sérieux que si les alliés partagent ensemble toutes les responsabilités.

Voilà donc un second dogme socialiste à vau-l'eau ; car c'est un dogme intangible, on ne l'ignore pas, que l'interdiction d'entrer dans un ministère bourgeois. Celui qui enfreignait le dogme, on le chassait du parti, comme Briand ; on ne dédaignait pas sa campagne, ah ! que non. Le seul crime de Willm est de ne pas avoir eu de chance, mais si on continuait de l'appeler *mon cher ami* dans l'intimité, dans les réunions publiques on était dans l'obligation de le traiter de renégat, de fripouille, de souteneur, etc.

Maintenant, les socialistes vont pouvoir être ministres sans encourir ces épithètes quand même malsonnantes, car si entre soi on sait bien à quoi s'en tenir, les électeurs, eux, les prennent au sérieux. On va pouvoir, enfin, être ministre avec le consentement du parti ; je vois d'ici la rate de deux ou trois ministères socialistes se dilater d'aise. Combien il leur pesait, ce règlement, œuvre de l'engueusse guesdiste ! Ils pouvaient sortir du parti, bien sûr ; mais tout le monde n'a pas l'envergure de Briand et quand on n'est qu'un politicien quelconque, sans rien qui vous distingue, en sortant du parti on risque de prendre la bûche, ah ! mais !

L'engueusse guesdiste, maintenant, va s'humaniser ; c'est qu'au fond son intransigence c'était aussi du chiqué. Le réformiste est cynique, il dit comme Danton : « A nous le pouvoir, l'argent, les belles filles ! » Le guesdiste, lui, avec des airs renfrognés, parle du parti de classe ; mais, au fond, l'un et l'autre ont les mêmes basses convoitises.

Si Guesde avait été plus jeune, on aurait pu prédire quand même une rupture de l'unité pour le jour de l'entrée des socialistes au ministère ; il aurait entraîné avec lui quelques fidèles, mais il est trop vieux pour un geste aussi vigoureux, il se contentera d'être malade et la chose se fera alors qu'il sera loin, à la Côte d'Azur ou ailleurs.

Vous allez dire, lecteurs du *Libertaire*, que, de tout cela vous vous en doutez, que le procès du P. S. U. n'est plus à faire ; que vous savez que ce parti n'est qu'une gamelle comme le parti radical.

Aussi bien, si je vous parle de lui, c'est pour vous inviter à profiter de la situation nouvelle que l'évolution brusquée qu'il va subir créera sous peu.

Les ministères, les élus, les candidats, les aspirants candidats, tout cela ne mérite pas qu'on s'en occupe, c'est entendu. Mais par derrière, il y a les électeurs, ouvriers, paysans, prolétaires, intellectuels. D'abord, ils vont se réjouir de voir les leur au pouvoir ; mais quand Jaurès, ministre de l'Intérieur, aura dans une grève fait fusiller quelques ouvriers, quand l'avènement du P. S. U. au pouvoir n'aura apporté aucune amélioration au sort des masses, ils se diront, les électeurs : « Et c'est cela le socialisme ? »

Qui leur ouvrira les bras alors, à ces déçus ?

L'anarchie, oui, je le voudrais, mais je crains que non parce que vous êtes trop loin, trop haut, camarades libéraux.

Votre doctrine, voyez-vous, elle est trop belle, c'est une rêverie de Platon ; il est possible que l'an 5000 la voit se réaliser, mais d'ici là !

Quand on a un idéal si différent de la

réalité, on ne recrute jamais qu'une poignée d'adhérents ; si cette poignée était agissante, cela passerait encore ; mais elle tend forcément à préférer à l'action les ratiocinations philosophiques.

Répudier l'antiparlementarisme, faire des candidats, des élus, ah ! cela, je ne vous le conseillerai jamais. Vous vous perdriez comme le P. S. U., comme le parti radical qui avait de l'allure, lui aussi, quand il était de l'opposition.

Ce que je voudrais voir, c'est un parti antiparlementaire, révolutionnaire, mettant un jour de côté les lointains aveurs pour être le parti de combat contre l'iniquité présente.

Au lieu de s'attaquer comme vous le faites à l'Etat théorique, vous dirigerez votre critique contre le gouvernement particulier, celui du moment.

Votre critique philosophique, elle n'attire pas les masses. Toute autorité, dites-vous, est haïssable. Bien sûr, pensent vos auditeurs, mais le gouvernement existe, il y en a toujours eu ; il n'y en aura peut-être pas toujours, mais à coup sûr ce n'est pas demain qui le verra disparaître. Et il va voter pour l'unité, pensant qu'entre les pires c'est le moins mauvais.

Il viendrait à vous si vous étiez plus près des réalités existantes, si vous concrétisiez ses mécontentements, ses dégoûts, ses colères, et cette armée de mécontents que vous auriez groupée, elle ferait peut-être, les événements s'y prêtant, une révolution.

Dr. Madeleine PELLETIER.

ECHOS

LE PRIX D'UN ELECTEUR

La valeur marchande d'un électeur, — on sait que ceux-ci sont souvent vendus comme cochons en foire — varie suivant les lieux. En 1910, le nommé Jacquelin, battu au premier tour par Groussier, eut l'idée géniale de se porter dans le 11^e arrondissement pour le deuxième tour. Il s'arrangea donc avec un sieur Cheveau, candidat dans cette circonscription ; Cheveau, ne sachant que faire de ses électeurs les vendit en bloc à Jacquelin pour la somme de 30.000 francs, ce qui fait à peu près 6 francs par tête.

C'est moins cher qu'un veau et certainement moins utile, mais Jacquelin estima qu'il avait fait une bonne affaire.

Malgré tout, Jacquelin fut battu. Furieux, il refusa de verser l'argent sous prétexte que la marchandise ne lui avait pas été livrée et, comme Cheveau tenait à toucher l'argent provenant de la vente de son bétail — pardon, de ses électeurs — l'affaire vint en correctionnelle et c'est ainsi que le pot-aux-roses fut découvert.

AUJOURD'HUI...

Le prix courant de l'électeur est à peu près le même. L'augmentation du prix de la viande n'a pas influé sur la valeur marchande d'un votant...

Dans un arrondissement de Paris, un candidat malheureux a vendu ses électeurs sept francs par tête, ce qui n'a d'ailleurs pas empêché l'acheteur de ramasser une veste formidable.

Un autre candidat avait d'abord offert de vendre ses voix à son concurrent réactionnaire, mais, l'unité lui proposant un prix supérieur, il changea d'avis et voulut rompre le marché. Mais le réac ayant conservé une photographie du contrat, le pauvre diable fut mis dans l'obligation de tenir son premier engagement.

Il paraît qu'il perdit de ce fait environ quarante sous par tête.

Triste...

OU A PASSE L'ARGENT ?

Certains candidats blackboulés, qui avaient sollicité l'appui de la Fédération des gauches, se plaignent amèrement de l'abandon où on les a laissés.

Cependant, il est de notoriété publique que la caisse de M. Chéron était abondamment garnie, ou du moins que M. Briand avait à sa disposition des sommes importantes.

Comme on ignore quels furent au juste les candidats investis par la Fédération auxquels elle a consacré ses ressources, et comme on les suppose très peu nombreux, on s'étonne de la parcimonie dont on a usé envers des candidats qui s'étaient enrôlés sous la bannière de l'apaisement. Il paraît que des comptes ont été demandés à qui de droit et que des explications seront réclamées dans l'une des prochaines réunions.

ILS ONT VOTÉ...

Et à présent le traineau parlementaire continue sa route trop sûre, espérant d'un seul coup les loupes auxquels il vient de jeter la rançon pour en éviter toute menace.

C'est que les loupes ne cessent de hurler, de menacer parfois le traineau ou rouler avec trop de témérité l'abandonne qui provoque davantage les poursuites affamées.

Ils hurlent, les loupes, mais ils s'arrêtent quand du char qui patine sur les glaces arides de la politique tombe un os, la réforme qui musclera pour un temps leurs gueules menaçantes. Mais ils ne s'arrêtent pas tous, et il en est un bon troupeau qui ne s'arrête pas sur les glaces stériles à lécher docilement le maigre morceau que les voyageurs ont lâché. Ils sont très bien que les volontiers avides emportent le gros et le meilleur, et ils veulent leur part. Les voyageurs s'effraient parfois, voyant que les loupes gagnent du terrain, et quand les premiers touchent au traineau accapareur, ceux qui le montent, lâchent sur les suivants trop téméraires qui menacent, non pas l'os qui ne les arrêterait plus, mais les coups de feu qui les abattent. Ainsi tombent les révolutionnaires, ainsi s'arrêtent les électeurs sur le chemin du froid et de la famine.

Ils ont voté, ils sont allés, la face ivre pour un grand nombre, porter en faveur de l'homme le plus cupide, le plus intrigant, le plus flatteur, le papier souverain, vieux talisman des douleurs sociales... Ils ont voté, après avoir lu les réciprocités véritables, témoignages de toutes les bassesses, de toutes les incapacités, de toutes les trahisons, dont sont capables tous les postulants au député-mat. Ils ont vu l'insigne, ils ont dégoûté l'ordure et, là-dessus, ils ont opiné.

Ils ont voté après avoir subi durant quatre ans d'insupportable, la cravache insolente, le coup de feu vainqueur, ils ont subi toutes les humiliations, toutes les exigences. Ils ont supporté les verdicts de haine contre les militants de la pensée, les règlements scandaleux, le sans-gêne de la police appuyée au pouvoir, les lois sans appuis et aussi les lois de violence socialiste, 261 années de prison, 17 travailleurs tués, la loi de trois ans !

Voilà le bilan de quatre années de souffrances populaires. D'un côté l'abandon, de l'autre le dénuement ; d'un côté l'autorité, de l'autre la servitude ; et les électeurs ont approuvé et sanctionné tout le bagage affreux de l'infamie et de la corruption.

Ils ont voté, et les voilà à présent tranquilles et béats pendant toute la période, croyant avoir fait leur devoir en allant, ivres de boissons, d'enthousiasme ou de promesses, porter dans l'urne démocratique leur voix souveraine. Mais ils ont voté pour les hommes à étiquette rouge, ce qui augmentera encore leur paresse, se reposant davantage encore sur l'activité, pourtant bien factice, de représentants qui s'imprègnent si fortement des volontés prolétaires.

Car, en effet, le « parti de classe » a triomphé, ce parti qui se réclame de la famille ouvrière et qui, pourtant, par la force des choses parlementaires, ne peut soutenir franchement les aspirations de celle-ci, parce que le Parlement est corrompu, parce que le Parlement est chétif de volonté, parce que le Parlement c'est l'arbitraire, c'est le pouvoir, et qu'ils ne pourront détenir celui-ci sans se dresser contre ceux qui le menacent : les vrais révolutionnaires. Pour être parti de classe, du reste, un parti doit, sinon, marcher à la remorque de cette classe ; la C. G. T., tout au moins s'inspirer fortement des desiderata de celle-ci et chercher à les faire triompher à chaque instant, ce que le Parti n'a pas toujours fait, à preuve les retraites ouvrières qu'ils ont soutenues et créées malgré et contre le prolétariat organisé.

Mais ce qui est triste dans le succès socialiste, c'est qu'il n'est dû qu'à une alliance de compromis et de concessions avec tous les partis de gauche, qui de fil en aiguille, arrivent à la marge réactionnaire. Cette alliance avec le parti des fusilliers de Narbonne, Raon-l'Étape, Draveil-Vigneux, a une tendance

très marquée, au contraire, à entraver et même à supprimer la vraie lutte de classe, puisqu'elle joint, par l'organe intermédiaire de représentants ceux qui détiennent la force et l'autorité et ceux qui la subissent.

Donc, maintenant, ça y est, les électeurs ont voté ; ils se sont nommés de nouveaux maîtres, ont conservé quelques anciens, ils domineront sans contrôle et vivront grassement, non pas des suffrages généraux de leurs électeurs, mais bel et bien de leur argent, puisque ceux-ci sont à la fois producteurs, consommateurs, et surtout contribuables. Mais c'est fini, le silence déjà se fait, l'électeur reprend passivement sa chaîne pesante. Ils se sont entravés eux-mêmes, et en même temps ils ont entravés les hommes libres sur les épaules desquels aucun harnais ne va. Longtemps encore ils le porteront, et nous les aideront malheureusement à porter le lourd fardeau de leur bêtise et de leur lâcheté.

Plus rien ne restera bientôt de la foire « d'empoigne » à laquelle nous venons d'assister, les affiches aux nuances multiples, ordures morales sur les murs municipaux, rouleront au ruisseau où, bientôt couvertes d'un reste de boue, elles seront poussées à l'égoût définitif par le balai salutaire.

Marcel Vergat.

EN PROVINCE

Lyon. Si l'on a une tonne négligée et de la poussière à sa chaussure, il ne faut pas s'aventurer dans les rues de cette ville et encore bien moins, sur la place Bellecour qui est chaque jour le rendez-vous des caïns de haute marque, venant récolter leurs clients parmi les fils de bourgeois mœurs et autres débris d'aristocratie à la recherche de chair à plaisir : le tout faisant commerce d'amour (?) en écoutant la musique militaire, sous l'œil bienveillant d'un commissaire de police, d'un poste urbain et d'une foule de marchands venant à la sauvegarde de la libre pratique de cette prostitution parfumée et égarée qui est le décoratif le plus distingué de notre société capitaliste, bourgeoise et républicaine.

Mais malheur à celui qui n'aurait pas les mêmes blanches, la figure tranquille, ni des vêtements à la mode ! Il ne tardera pas à être grossièrement interpellé par ces bêtes venimeuses et malfaisantes, que prétentivement on nomme agents de la sûreté, et s'il ne peut leur montrer papier d'identité, somme d'argent et domicile, et malade d'un esclavage républicain n'exista pas encore officiellement — on est obligé de dire qu'il n'a travaillé si l'on ne veut point faire connaissance avec la prison préventive, jusqu'à ce que les malheureux de l'autorité soient suffisamment renseignés.

Tel a été le cas d'un jeune camarade anarchiste qui avait eu l'imprudence d'aller s'asseoir sur un banc public.

Il faut que notre régime démocratique soit tombé bien bas dans l'abjection, pour que ses fonctionnaires qui, d'après la théorie, devraient veiller à la sécurité publique, n'aient pas autrement que les malfaiteurs publics.

On l'écouterait pays, où l'on ne sait même pas persécuter proprement.

Augier.

CITE COMMUNISTE DE BEZONS

Grandes Fêtes Champêtres

Pour l'Education Physique, Morale et Intellectuelle des Militants

Programme de la 3^e Fête

Le Dimanche 24 Mai 1914

A partir de 10 heures du matin, accueil des camarades. A 11 heures, Allocution par Girault.

Déjeuner en plein air

Vivres et boissons à la disposition de tous. A partir de 2 heures : Concert symphonique. Concours du Théâtre social. Le violoncelliste P. Protitch. Jeux pour culture physique.

Théâtre de la Nature organisé par Robert Guérard.

A 5 heures :

GRANDE CONFÉRENCE SCIENTIFIQUE

C. A. LAISANT

Carte d'invitation : 50 centimes

Les fêtes champêtres auront lieu aux Bois de Champanoux, face à la Chapelle du Val-Notre-Dame.

Entrée gratuite pour les enfants au-dessous de 13 ans.

A Propos du Congrès du Bâtiment

AU CAMARADE GANDON.

En réponse à quelques réflexions sur le Congrès de notre Fédération syndicale tu soulèves dans le dernier *Libertaire* des problèmes qui devront être discutés à fond car de leur solution dépend l'orientation du syndicalisme français.

A propos d'une constatation qui s'impose que certains militants emploient leur activité au sein de leur syndicat à combattre certains camarades avec qui ils sont en désaccord sur des questions somme toute accessoires, telle que le fonctionnarisme, au lieu de faire une propagande d'idées, tu tentes de faire dévier le débat.

Quand, au mois de février dernier, le syndicat du bâtiment de Saint-Florentin protestait contre certains procédés des terrassiers de la Seine, il n'était dans l'esprit d'aucun de nous que l'ordre du jour que nous adoptons pour servir de base à une discussion sérieuse d'idées et de méthodes pouvait être loyalement confondu avec une attaque déguisée contre le syndicalisme.

Nous affirmons seulement qu'un syndicat confédéré doit pouvoir travailler dans n'importe quel métier et localité sans qu'un seul confédéré puisse s'y opposer sans motifs sérieux. Pour cela, Gandon, tu le sais mieux que personne, on nous a calomniés.

Si nous nous sommes élevés avec violence contre ceux qui voulaient que dans les chantiers de terrassements du Métro parisien l'on ne puisse travailler si l'on n'était porteur d'une carte de « solidarité » spéciale à la Seine, c'est que les militants et syndiqués provinciaux n'en étant pas possesseurs étaient mis dans une situation difficile et que la propagande parmi les terrassiers installés s'en ressentait. Des camarades des nos syndicats nous reprochaient de ne pas pouvoir travailler à Paris par suite de l'exigence de cette carte de « solidarité » qu'ils ne pouvaient avoir puisqu'elle était particulière à la région parisienne.

Ne me fais pas dire ce que je n'ai pas dit. J'ai toujours compris que l'on élimine des chantiers ceux qui ne veulent pas participer à la lutte contre le patronat en se syndiquant. Mais pourtant, il n'est guère possible d'admettre l'établissement d'une barrière entre ouvriers confédérés en réservant, au moyen d'une carte de solidarité locale, le meilleur travail à une certaine catégorie de syndiqués.

Il n'est aucun syndicaliste révolutionnaire qui ait donné comme exemple à suivre le corporatisme égoïste du Livre ou des verriers limitant le nombre des apprentis sous prétexte de restreindre la concurrence sur le marché du travail.

Pouvons-nous davantage approuver la campagne contre la jamaise étrangère menée par Lacotte dans *Terre Libre*, campagne qui, tout en suscitant un nationalisme ouvrier sans générosité, fait prendre la proie pour l'ombre en dressant les travailleurs français contre les prolétaires des autres pays et en habituant les ouvriers à oublier le véritable responsable de la misère et de la faim : l'exploiteur.

Admettre ces méthodes puériles de lutte serait établir dans ce pays le cor-

poratisme néfaste des jaunes de la Fédération américaine du travail, parquer les ouvriers dans des castes fermées avec impossibilité pratique de travailler en dehors de son métier ou de sa ville. Nous avons une façon plus généreuse de comprendre le syndicalisme. Au lieu d'en faire une nouvelle forme d'autorité nous voulons en faire le lien fraternel qui unit les opprimés dans la bataille contre les oppresseurs.

En 1908, le chômage étant considérable à Paris, le syndicat des terrassiers de la Seine publia des avis prévenant les provinciaux de ce fait et leur demandant de ne pas venir dans la capitale augmenter le nombre des chômeurs. Nous ne pûmes qu'approuver cela.

Mais quand on arrête la « machine à syndiquer » sous le prétexte que les nouveaux arrivants prennent la place des anciens syndiqués, était-ce bien du syndicalisme et avions-nous bien le droit de permettre qu'on mit des gens dans l'obligation de rester dans leur pays à crever de misère ou bien d'aller avec les jaunes grossir l'armée des briseurs de grèves ?

Il est permis de penser que l'organisation syndicale n'a rien à gagner à suivre les vieux errements autoritaires et qu'au contraire elle y perdrait forcément le prestige moral qui fait sa force. Si parce qu'il n'y a pas moyen de faire autrement, nous sommes obligés de faire pression sur les inconscients pour les amener au syndicat et les habituer à résister au patronat, par contre, nous ne pouvons sans déchoir dresser une barrière entre syndiqués et non syndiqués. D'ailleurs, de cette division, le capitalisme ne profiterait-il pas ?

Pour toutes ces raisons, nous pensons que Villard et le syndicat du bâtiment de Dunkerque avaient raison quand, à l'exemple des Travailleurs Industriels du Monde (Etats-Unis) ils préconisaient en 1912 à Bordeaux, la création d'un syndicat inter-industriel par localité. Cette organisation étendue à la France entière aurait donné un parti du travail qui aurait pu mener la lutte sur le terrain économique et révolutionnaire avec bien plus de force que notre C. G. T. minée par le corporatisme.

Tu le vois, Gandon, notre compréhension du syndicalisme est peut-être différente mais nous serons sans doute d'accord en combattant dans nos organisations toute obligation autoritaire ?

Dans les luttes que nous menons contre le patronat, nous n'éprouvons nullement le besoin de solliciter des pouvoirs publics une intervention conciliatrice qui ne peut être que favorable à l'exploiteur. En cela, nous nous différencions de ceux qui, à Aix-en-Provence et à l'Hospitalet ont réclamé à cor et à cris la réunion de commissions mixtes sans se douter, les malheureux, que c'était nier par cela même la valeur de cette action directe tant vantée dans les conférences et meetings.

Il nous semble préférable d'habituer les ouvriers à conquérir de haute lutte les améliorations qu'ils réclament au lieu de mendier l'arbitrage de politiciens comme à Ax-les-Thermes et à Nice. Nous préférons trancher nos différends directement avec nos exploitateurs sans leur permettre comme au Transyrpénéen d'obtenir une plus-value considérable du mirage du suffrage universel chez la masse. L'enbourgeoisement des chefs et le tactique réformiste enervant du parti ont fini par étouffer le vrai socialisme, créant un état d'esprit très défavorable à la propagande anarchiste. Celle-ci a besoin avant tout d'un prolétariat éduqué, politiquement et socialement mûr, et conscient de son rôle historique.

Le mouvement libéral, qui a eu moins à souffrir des persécutions, considérant le terrain relativement restreint qui lui est assigné de nombre des individus parlant est idiote ne propose guère (quelques millions), a pris un essor tout à fait remarquable. Actuellement, il possède six journaux nationaux anarchistes et plusieurs journaux à base fédéraliste et libertaire, notamment parmi les mineurs et les tisseurs.

L'anarchisme de langue allemande a également réussi à s'implanter en Autriche. Jamais aucun journal de cette langue n'avait pu paraître régulièrement pendant sept ans, comme c'est le cas du *Volksland für Alle*, paraissant à Vienne sous la rédaction de Pierre Ramus. Il doit sa longévité surtout à la grande clarté dans la tactique et dans les principes qui le caractérisent. Le mouvement est nettement anarchiste-communiste ; il comprend par anarchie la négation de toute autorité, aussi bien le pouvoir centralisé d'une minorité, exerçant sur l'ensemble de la société, comme aussi la domination de la majorité sur la minorité (démocratie). Au point de vue social, le mouvement tend à faire disparaître le principe d'autorité qui trouve sa plus haute expression dans l'Etat. Au point de vue économique, il cherche à supprimer la propriété privée, le privilège et le monopole et leur remplacement par le communisme qui seul garantit la libre disposition du travail individuel de chacun et la jouissance des produits créés par et dans la communauté.

ble grâce à notre action syndicale.

Nous avons la naïveté de penser que nous sommes assez grands garçons pour faire nos affaires nous-mêmes, sans permettre à des gens qui ne font rien d'utile — juges ou politiciens — d'y fourrer leur nez.

Et cette affirmation d'action directe et de confiance en soi n'a pas été faite à notre Congrès du bâtiment bien qu'il « un homme qui n'est pas un petit dieu », bien que Gandon y fût.

On a, salle de l'Egalitaire, discours à perdre haleine sur le réformisme de Nicolet-Ranty et le révolutionnarisme de Péricat, on a ratiociné un jour et demi sur la question de l'immovibilité des fonctionnaires syndicaux, on a longuement bavardé sur des questions d'organisation intérieure car on a la manie de l'uniformité, mais des questions vraiment importantes ont été laissées de côté.

Pourtant, on a discuté durant six jours.

Crainte de mécontenter des corporations réformistes, on n'a pas osé s'affirmer contre le travail aux pièces. Le secrétaire de la Ligue d'action du bâtiment de Lyon me disait que, dans le syndicat des carreleurs lyonnais, la jamaise triomphait. L'« Amicale » jaune du carrelage a toujours combattu le syndicalisme pour maintenir le travail à tâche et notre Congrès fédéral a semblé admettre ce principe de *sweating system*.

Tu le vois, Gandon, si tu es satisfait de notre grande parlotte d'industrie, d'autres ne le sont pas, et ils ont même quelques raisons pour cela.

Sans parti pris, tu es encore sous la griserie des mots que fait naître toute discussion passionnée. Quand le temps aura fait son œuvre et que ton emballement sera passé, tu t'apercevras que, si nous voulons faire du Congrès du bâtiment de 1916 une affirmation de révolutionnarisme ouvrier, il y a beaucoup à faire.

Nous, nous pensons que le meilleur moyen d'arriver à ce résultat est encore de propager sans restrictions nos idées de liberté et de combattre tout semblant de réformisme et d'autorité dans les groupements syndicaux. Nous pouvons nous tromper. Mais cependant, en voyant l'esprit moutonnier des deux millions de syndiqués allemands, en voyant le conservatisme des trades-unions anglaises et américaines, nous sommes en droit de penser que le nombre n'est pas tout et que la force de la C. G. T. réside précisément dans la combativité et le révolutionnarisme qui animent une fraction importante des confédérés.

En biffant de nos revendications et de notre action tout ce qui entretient l'idéalisme, en habituant les ouvriers à se grouper en tenant compte de certains intérêts mesquins, on diminue la valeur morale de nos organisations syndicales.

A toi, Gandon, et aux camarades de conclure.

Aug. LEGROS.

Nouvelle édition, revue et augmentée Moyens d'éviter la Grossesse

Par G. Hardy

Un volume de 105 pages avec 39 gravures
Prix : 1 fr. 25, franco : 1 fr. 40

C'est la plus complète, la plus claire, la mieux illustrée, au point de vue pratique, de toutes les publications similaires. La description détaillée et très simple des organes génitaux de l'homme et de la femme, est suivie d'explications précises, minutieuses, sur les procédés pratiques d'anticonceptionnels et leur emploi.

On y trouvera des détails sur un procédé indolore de stérilisation sans diminution des facultés vitales de l'homme : La vasectomie. Ouvrage utile s'il en fut, que tout ménage, que tout couple doit posséder.

En vente au *Libertaire*.

Syndicalisme aparlémentaire

Depuis quelques années déjà, les militants du mouvement syndicaliste révolutionnaire, pour ne pas prendre position dans la lutte contre tous les politiciens, se basant sur des déclarations de principe du syndicalisme, affirment la neutralité du groupement pour la défense ouvrière sur le terrain économique envers tout groupement politique, et se déclarent aparlémentaires. Aussi de tous les éléments d'avant-garde, pendant la période électorale qui vient de s'écouler, seuls les anarchistes ont pris nettement parti sur le terrain de lutte antiparlémentaire.

Est-ce à dire que le syndicalisme a intérêt à voir les travailleurs délaissés l'action directe pour le bulletin de vote ?

L'action parlementaire serait-elle devenue une nécessité pour les exploités ?

N'y aurait-il plus rien à redire aux lois, sociales et autres, votées par le Parlement ?

Je ne le crois pas !... Au contraire, nous avons vu à différentes reprises, le syndicalisme se dresser contre les lois de ce même Parlement.

Faut-il citer des exemples ?... Protestsations contre les réformes ouvrières, contre la loi de 3 ans, et tout dernièrement, protestations suivies de grève contre les réformes accordées aux mineurs. J'en oublie, peut-être, une ou deux autres, protestations contre les paroles prononcées à la Chambré par les citoyens Ghesquière et Compère-Morel, au sujet de l'action de la C. G. T....

Est-ce à dire encore que la prétendue charte du syndicalisme soit respectée par tous ?... Non pas !... Les syndicalistes réformistes, tous les politiciens qui salissent nos actes, qui décrient notre mouvement d'émancipation, ont de tous temps mis leur main, leurs livres (président, secrétaire et autres qualités) au service de leur politique, ils vont même jusqu'à emprunter les locaux syndicaux, les Bourses de Travail pour faire leurs réunions électorales (1).

(1) Humanité du 9 mai. — La Seine. — Réunion de Jaurès à la Bourse du Travail en faveur de Renaudel, candidat du parti.

Où, je le sais bien, l'on proteste bien lorsqu'un membre d'un syndicat se sert de son titre pour apporter son concours à un candidat radical, républicain ou autre, mais lorsqu'un membre de syndicat apporte l'appui de son titre pour se faire élire (n'est-ce pas, Pianelette) ou pour prêter son concours à un candidat socialiste ou républicain bloqué, personne ne proteste. Deux poids, deux mesures.

Donc, ceux qui avaient quelque peu compté sur un réveil des éléments révolutionnaires du syndicalisme ont vu leurs espoirs éteints et pourtant, quelle merveilleuse besogne il y avait à faire dans ces réunions électorales, à la veille du premier mai, parmi cette foule qui jamais ne fréquente nos réunions corporatives, ni nos meetings de protestations.

Il fut un temps où les militants des organisations ouvrières d'avant-garde, ne craignaient pas de dire leur fait aux politiciens, mais depuis la tactique a changé et ces « demi-intellectuels », comme le disait si bien Piane au dernier congrès du Bâtiment, sous prétexte d'éviter la division des forces ouvrières, s'enfoncent de plus en plus dans un réformisme, châtreaux d'orgueil et d'idées révolutionnaires.

Le parti socialiste en transformant son terrain de lutte de classe exigeant une foi révolutionnaire sur le terrain de collaboration de classe, pour la conquête illusoire de résultats immédiats, a vu son idéal se transformer et sombrer dans les marchandages les plus odieux et cela sous prétexte de sauver la République de Fourmieu, Raon-l'Étape, Narbonne, Villeneuve-Saint-Georges, Montceau, des mains des Barthou, Etienne, Briand et consorts.

Quant au syndicalisme, si un renouveau révolutionnaire ne vient lui donner une nouvelle énergie, il est à craindre qu'il ne devienne, lui aussi, un parti de brailleurs, incapable de la moindre réalisation profitable, car pour réaliser une réforme tangible, il faut et il faut de plus en plus d'énergie. Le capi-

tiens est remarquable et réconfortant. Leur propagande ne se heurte pas seulement contre les forces coalisées du capital et de l'Etat, mais aussi contre les touches manoeuvres et les vils procédés des chefs de la social-démocratie. Depuis l'époque où Marx et ses créatures par leurs « confidentielles Mitteilungen » cherchaient à trahirement à poignarder Bakounine et ses amis qui s'opposaient à leur autoritarisme, les méthodes de ces gens-là n'ont pas changé ; les institutions les plus pures ne cessent d'être lancées contre les anarchistes et dans les réunions publiques leurs voix sont couronnées par le vacarme des hordes intolérantes du socialisme d'Etat.

Cependant le grain jeté aux quatre coins du pays commence à pousser, les idées émancipatrices s'infiltrant chaque jour davantage dans la masse des exploités, promettant de beaux jours et de riches moissons.

APPENZELLER.

Les camarades comprenant l'allemand qui désirent se procurer l'intéressant travail de Krcal, écrivent à Pierre Ramus, Schiess, Lategarten, 287, Klosterneuburg (près Vienne). Cette brochure de 95 pages, parue sous le titre : *Blätter aus der Geschichte der Arbeiterbewegung Österreichs*, coûte 0 80 franc.

FIN.

Ne détruisez jamais le *LIBERTAIRE*. Quand vous l'avez lu, si vous ne le gardez pas, déposez-le en wagon, au restaurant, à l'atelier, partout où il risquera d'être vu.

Pages d'histoire socialiste

Le Mouvement ouvrier autrichien

(1867-1894).

par AUGUSTE KRCAL

(Traduit de l'Allemand et résumé par L. Appenzeller).

(Suite)

APPENDICE

Depuis la première parution, en 1893, de cette brochure, dont la totalité de l'édition (5.000 exemplaires) fut conquise, deux décades se sont écoulées, et l'évolution des idées s'est encore accentuée. L'étude de la littérature de la fraction radicale nous montre qu'au début elle n'était que la faiblesse gauche de la Social-Démocratie. Mais tandis que la marotte du suffrage universel était et est encore le trait caractéristique des modernes, les radicaux, tout en poursuivant le même but, marxiste, complaient surtout sur la révolution politique pour réaliser leurs aspirations. La fraction radicale a toujours gardé cette tendance, ce qui lui faisait souvent confondre avec les anarchistes. Jusqu'à dans les temps troublés, il n'y eut pas d'autres différences entre les deux branches de la Social-Démocratie qu'une question de tactique : la véritable

philosophie de l'anarchie restait ignorée des deux. Même la courte discussion des théories anarchistes dans le journal *« Zukunft »* (1892-1893) ne réussit pas à faire connaître la tactique et la théorie du mouvement anarchiste.

On se demande comment la fraction radicale de la Social-Démocratie a pu disparaître en Autriche sans laisser de traces après une dépense d'énergie pareille et tant de sacrifices de la part de ses militants. Il serait injuste d'attribuer cette disparition entièrement à l'influence néfaste de certaines personnalités de la fraction modérée. D'autres facteurs y ont joué un rôle prépondérant. A notre avis, la fraction radicale s'est surtout éteinte parce qu'elle ne se distinguait pas de la fraction modérée par une force intellectuelle supérieure, ni un idéal plus élevé. L'absence de ces deux importants facteurs ne pouvait être comblée par aucun dévouement et par aucun héroïsme dans la lutte.

Il faut également reconnaître que les persécutions incessantes de la part des gouvernants dispersaient continuellement les masses groupées par les radicaux, entraînant ainsi toute œuvre d'organisation et de travail méthodique. A la longue, les débuts furent caractérisés par la révolution qui on croyait imminente vers le fin du XIX^e siècle, tardait davantage qu'ils ne l'avaient cru. La plupart de ceux qui n'avaient pas été amenés à la répression gouvernementale, tombaient dans l'extrême opposé. N'ayant été déviés de la Social-Démocratie qu'en apparence, non pas par une philosophie différente, mais uniquement par des questions de tactique, ils se joignaient en masse à la fraction modérée. Ils considéraient dorénavant leur esprit révolutionnaire d'autant comme une « bête de jeunesse » et finissaient leur vie tranquillement dans quelque sinécure.

Fondrait-il en conclure que l'esprit révolutionnaire et son expression la plus profonde, l'anarchisme, aient été complétement exterminés en Autriche ? Un aperçu succinct du mouvement actuel nous montrera qu'il n'en est heureusement rien. Les dernières années ont été témoins d'un renouveau remarquable sous ce rapport. Dans cette renaissance, les progrès réalisés par le prolétariat révolutionnaire en la plupart des pays au point de vue d'idées, progrès que nous voyons surtout dans la constitution d'un bagage intellectuel impréissable et qui restera le plus merveilleux monument de l'effort actuel pour les siècles futurs, ce travail patient de plusieurs décades qui a donné aux idées une profondeur remarquable, tout cet effort universel du prolétariat d'avant-garde a permis aux révolutionnaires autrichiens d'entrer en lutte avec les conceptions approfondies et le but bien clair et nettement déterminé du communisme anarchique, sans perdre des années en tâtonnement.

Les militants d'aujourd'hui ont surtout compris l'antagonisme irrémédiable qui existe entre la Social-Démocratie et le socialisme anarchique.

Au point de vue matériel, les circonstances sont moins favorables. Le régime inconstituable de la Social-Démocratie qui, pendant vingt-cinq à trente ans, a pu exercer son influence prépondérante sur la masse populaire l'a conduite à un tel degré de soumission au centralisme, une telle inaction et une absence d'idéal si complète, qu'il est extrêmement difficile de surmonter ce courant d'indifférence, d'ignorance et de fanatisme.

La Social-Démocratie autrichienne dispose d'un nombre formidable de suiveurs, mais l'idéal socialiste a été écarté pour la lutte purement matérielle, pour les pièces et les sinécures entre les chefs, pour d'énormes avantages économiques ou pour

l'athisme n'étant nullement disposé à se laisser séduire de ses privilèges par la simple persuasion. N'oubliez pas, syndicalistes révolutionnaires, que le but du syndicalisme est la suppression du capital, le travail libre.

Quant à nous, anarchistes, nous poursuivons notre route et, comme par le passé, nous continuerons à arracher les masques de ceux qui trompent la classe ouvrière, persuadés que le syndicalisme ne peut vivre et se développer qu'en luttant contre tous les politiciens, c'est-à-dire qu'il ne peut être qu'antiparlementaire.

AU SUJET DE LA PEUR

A LA CAMARADE MADE-LEINE PELLETIER.

Est-ce parce que vous êtes femme et avez par conséquent droit à la peur, que vous en faites l'éloge ? Je ne veux pas ici faire l'éloge du courage, mais simplement dire ce que je pense de ces deux termes vagues, élastiques de la peur et du courage, qui se confondent à tel point qu'il est impossible de définir où se termine l'un et où commence l'autre.

Cependant je ne crois pas que la peur soit l'apanage des individus intelligents et que l'on puisse en faire l'éloge ; l'observation constante et personnelle m'a permis de constater que la peur est la crainte d'une souffrance réelle ou imaginaire.

Nous sommes des réceptacles à sensations ; les unes nous sont agréables, les autres désagréables ; c'est dans ces dernières que je classe les sensations de souffrance, c'est-à-dire celles-là qui produisent sur l'être des réactions destructives.

Je m'explique : une chaleur douce, alors que nous avons froid nous donnera une sensation exquise de bien-être, mais supposez qu'un malin diable (sans doute) active le foyer, la chaleur va faire monter le thermomètre et nous lirons : 15°, sensation exquise ; 25°, encore très bonne ; 45°, nous suons ; 85°, nous respirons fort mal ; 125°, nous bouillons ! 243° nous sommes cuits ! Je crois inutile d'aller jusqu'à la carbonisation complète pour nous rendre compte que la sensation est devenue désagréable.

L'individu qui se sera soumis à cette expérience refusera, je pense, de recommencer. Pourquoi ? A-t-il peur ? Oui, car il sait qu'à partir d'un certain degré il n'était plus à son aise. Les enfants, les sauvages, en un mot les ignorants, ont peur des choses qu'ils ne connaissent pas et qu'ils croient devoir être des causes de souffrances : croquemitaine, diable, spectacle inaccoutumé, etc. Cependant le sauvage habitant dans la forêt

vierge vivra au milieu de mille dangers sans avoir peur.

Mettez-le en parallèle un très cher et très sympathique astronome et plaçons, s'ils nous y autorisent, dans deux situations différentes : 1° le sauvage et l'astronome devant une panthère ; le sauvage, courageusement, va accepter la lutte, tandis que notre très cher et très sympathique astronome, les dents transes, tremblant de sonnerie va se blottir effrayé dans le cylindre de son télescope ! — 2° attendant avec patience le 31 février de l'an 13 de la République sociale, date à laquelle nous devons avoir la visite d'une gracieuse comète. Le sauvage, vêtu de la peau de la panthère s'écrasera sur le sol important des dieux la clémence alors que notre astronome sortant de son télescope reprendra ses sens en se desséchant à l'étude de la visiteuse aux argentées cheveux.

Pourquoi ? parce que le sauvage ignore l'astronomie mais a l'habitude de combattre monsieur ou madame panthère, tandis que l'astronome connaît l'astronomie (ça arrive) mais fréquente très peu la famille panthère.

Etant jeune et quoique fils d'un très fidèle employé des chemins de fer, à l'approche d'un de ces monstres roulants crachant deux jets de vapeur blanche je me précipitais et m'enroulais dans les jupes, heureusement inentendues de ma mère. Je crois que l'habitude et l'éducation ont eu, depuis, sur moi, une salutaire influence, puisque avant-hier j'ai à dix mètres de moi laissé passer un chemin de fer de ceinture avec un merveilleux et imperturbable sang-froid.

Je vais conclure : l'individu peut s'aguerir au danger, s'entraîner à supporter la souffrance et devenir stoïque ; instruit des phénomènes naturels, sachant se soustraire aux causes de souffrances mais, le cas échéant, capable de les supporter sans trop en souffrir, il réalisera l'individu, homme ou femme, sans peur, et je ne pense pas, camarade Pelletier, qu'un tel individu se trouve être en contradiction avec l'intérêt social.

Victor Christophe.

Bibliographie

Au Bois Dormant, roman social, par Paul Passy, ex-directeur adjoint à l'école des Hautes-Études, révoqué par le « ministre des Trois Ans ». Un volume avec illustrations de Joël Théard, 2 fr. 50. Librairie de l'Humanité, 142, rue Montmartre, Paris.

Nous voici en pleine crise, selon l'idéal socialiste et chrétien... et c'est très intéressant car l'on ferme ce volume en regretant qu'il soit déjà terminé.

Au Bois Dormant est le sobriquet donné à l'étranger, adversaire du socialisme, qui vient de dormir cent années dans les bois (entendons-nous, l'auteur suppose que c'est

un rêve) pendant lesquelles le monde — une partie — s'est transformé en régime socialiste ; et le dormeur est réveillé et adopté comme « citoyen » par ses nouveaux amis, à sa grande stupefaction, bien entendu, de contempler et vivre par la suite un monde nouveau dont les mœurs lui paraissent si étranges au premier abord.

L'action se déroule en France, dans la Champagne où l'on a fait revivre le patois local — comme dans les autres provinces — que l'on parle aussi couramment que le français commun et l'on utilise l'ancien comme langue internationale parce que plus naturelle et préférable à l'ido ou à l'esperanto.

En des aperçus originaux, Paul Passy nous fait assister au régime de l'Internationale, établie après la « Révolution Sociale » en 1968, et composée de plusieurs puissances d'Europe et de l'Amérique du Nord.

Au point de vue alimentaire, les systèmes naturels végétarien et fructarien — remplaçant le carnivorisme de nos jours — sont en vigueur ; quant à l'habillement, il est des plus sommaires puisque seuls, les organes reproducteurs des deux sexes sont dérobés à la vue, non par pudeur qui n'aurait pas sa raison d'être ici, mais parce que « ce n'est pas la vue qu'il faut éviter, c'est le contact ». Dans la vie familière de chaque jour, « avec les rapprochements répétés qu'elle impose, la nudité prolongée pourrait avoir des inconvénients. De moins, on le pense, mais à vrai dire on n'est pas parfaite-ment fixé là-dessus. En Bourgogne, il y a un « bécot ». Dans l'Id-de-France, il y en a un où le costume est un peu plus complet que chez nous et où on conserve un petit ca-leton quand hommes et femmes se baignent ensemble. » (Page 140.)

En cas de pluie ou de froid trop vif on se sert d'un capuchon, et avec cela des habitations ordinaires sans luxe, ni tapis, ni rideaux ; c'est la vie simple en toute sa magnificence et en cet Eden biblique, les animaux vivent en paix avec les gens, libres comme eux, tandis que garçons, filles et parents sont des camarades et emploient couramment le tutoiement.

Tabagisme et Alcoolisme sont pour ainsi dire inconnus, et une grande hygiène se manifeste en tout et partout, trois heures sont consacrées à l'école et l'écriture phonétique est en honneur.

Ecrit en un style clair et précis, ce livre vous charme presque et retient tout au moins votre attention jusqu'à la fin, car on n'y aperçoit pas d'outrances, aucune exagération, seulement des choses qui paraissent vraisemblables.

Signalons cette allusion aux néo-malthusiens : « ...Alors, le problème de la population ? Est résolu, sans qu'on aie recours aux répugnantes pratiques néo-malthusiennes, dont on a tant parlé un moment et dont personne ne parle plus... » (Page 142.)

Je suis vraiment surpris de trouver cette phrase sous la plume de l'éminent Paul Passy qui, certainement, s'il veut être logique, doit reconnaître une valeur au néo-malthusianisme, tout au moins en de certains cas sous le régime actuel : tares malades transmissibles, surpopulation, misère, etc.

Enfin l'auteur de *Au Bois Dormant* nous fait voir que chrétiens et rationalistes peuvent vivre en bonne intelligence, point d'une grande importance on en conviendra ; et il est indéniable que le régime socialiste chrétien, la vie serait meilleure puisque nombre d'absurdités et d'injustices auraient disparu et ce serait donc, en ce sens, un progrès social d'accomplir.

Ah! certes, ce n'est point là encore notre idéal anarchiste... Il faut quand même savoir gré à Paul

Passy d'avoir écrit un tel livre qui fait penser et espérer en des jours plus conformes à l'harmonie que préconisent tant de précurseurs et, à cause de cela, son œuvre restera.

Henri Zisly.

Fédération Communiste Anarchiste Révolutionnaire

Foyer populaire de Belleville. — 14, rue Champlain. — Réunion du groupe samedi 23 mai à 8 heures 30. Le camarade Cuvier donnera une série de conférences sur l'évolution de la vie. Avis aux camarades que ces causeries peuvent intéresser.

Nous donnerons, tous les détails, dans le prochain numéro.

Le Foyer. — Tous les lundis, réunion des camarades du groupe samedi 23 mai à 8 heures 30. Le camarade Cuvier donnera une série de conférences sur l'évolution de la vie. Avis aux camarades que ces causeries peuvent intéresser.

BEZONS. — Tous les lundis, réunion des camarades du groupe samedi 23 mai à 8 heures 30. Le camarade Cuvier donnera une série de conférences sur l'évolution de la vie. Avis aux camarades que ces causeries peuvent intéresser.

Le Foyer. — Tous les lundis, réunion des camarades du groupe samedi 23 mai à 8 heures 30. Le camarade Cuvier donnera une série de conférences sur l'évolution de la vie. Avis aux camarades que ces causeries peuvent intéresser.

BEZONS. — Tous les lundis, réunion des camarades du groupe samedi 23 mai à 8 heures 30. Le camarade Cuvier donnera une série de conférences sur l'évolution de la vie. Avis aux camarades que ces causeries peuvent intéresser.

Le Foyer. — Tous les lundis, réunion des camarades du groupe samedi 23 mai à 8 heures 30. Le camarade Cuvier donnera une série de conférences sur l'évolution de la vie. Avis aux camarades que ces causeries peuvent intéresser.

BEZONS. — Tous les lundis, réunion des camarades du groupe samedi 23 mai à 8 heures 30. Le camarade Cuvier donnera une série de conférences sur l'évolution de la vie. Avis aux camarades que ces causeries peuvent intéresser.

Le Foyer. — Tous les lundis, réunion des camarades du groupe samedi 23 mai à 8 heures 30. Le camarade Cuvier donnera une série de conférences sur l'évolution de la vie. Avis aux camarades que ces causeries peuvent intéresser.

BEZONS. — Tous les lundis, réunion des camarades du groupe samedi 23 mai à 8 heures 30. Le camarade Cuvier donnera une série de conférences sur l'évolution de la vie. Avis aux camarades que ces causeries peuvent intéresser.

Le Foyer. — Tous les lundis, réunion des camarades du groupe samedi 23 mai à 8 heures 30. Le camarade Cuvier donnera une série de conférences sur l'évolution de la vie. Avis aux camarades que ces causeries peuvent intéresser.

BEZONS. — Tous les lundis, réunion des camarades du groupe samedi 23 mai à 8 heures 30. Le camarade Cuvier donnera une série de conférences sur l'évolution de la vie. Avis aux camarades que ces causeries peuvent intéresser.

Le Foyer. — Tous les lundis, réunion des camarades du groupe samedi 23 mai à 8 heures 30. Le camarade Cuvier donnera une série de conférences sur l'évolution de la vie. Avis aux camarades que ces causeries peuvent intéresser.

BEZONS. — Tous les lundis, réunion des camarades du groupe samedi 23 mai à 8 heures 30. Le camarade Cuvier donnera une série de conférences sur l'évolution de la vie. Avis aux camarades que ces causeries peuvent intéresser.

Le Foyer. — Tous les lundis, réunion des camarades du groupe samedi 23 mai à 8 heures 30. Le camarade Cuvier donnera une série de conférences sur l'évolution de la vie. Avis aux camarades que ces causeries peuvent intéresser.

BEZONS. — Tous les lundis, réunion des camarades du groupe samedi 23 mai à 8 heures 30. Le camarade Cuvier donnera une série de conférences sur l'évolution de la vie. Avis aux camarades que ces causeries peuvent intéresser.

Le Foyer. — Tous les lundis, réunion des camarades du groupe samedi 23 mai à 8 heures 30. Le camarade Cuvier donnera une série de conférences sur l'évolution de la vie. Avis aux camarades que ces causeries peuvent intéresser.

BEZONS. — Tous les lundis, réunion des camarades du groupe samedi 23 mai à 8 heures 30. Le camarade Cuvier donnera une série de conférences sur l'évolution de la vie. Avis aux camarades que ces causeries peuvent intéresser.

Le Foyer. — Tous les lundis, réunion des camarades du groupe samedi 23 mai à 8 heures 30. Le camarade Cuvier donnera une série de conférences sur l'évolution de la vie. Avis aux camarades que ces causeries peuvent intéresser.

BEZONS. — Tous les lundis, réunion des camarades du groupe samedi 23 mai à 8 heures 30. Le camarade Cuvier donnera une série de conférences sur l'évolution de la vie. Avis aux camarades que ces causeries peuvent intéresser.

Le Foyer. — Tous les lundis, réunion des camarades du groupe samedi 23 mai à 8 heures 30. Le camarade Cuvier donnera une série de conférences sur l'évolution de la vie. Avis aux camarades que ces causeries peuvent intéresser.

BEZONS. — Tous les lundis, réunion des camarades du groupe samedi 23 mai à 8 heures 30. Le camarade Cuvier donnera une série de conférences sur l'évolution de la vie. Avis aux camarades que ces causeries peuvent intéresser.

Le Foyer. — Tous les lundis, réunion des camarades du groupe samedi 23 mai à 8 heures 30. Le camarade Cuvier donnera une série de conférences sur l'évolution de la vie. Avis aux camarades que ces causeries peuvent intéresser.

BEZONS. — Tous les lundis, réunion des camarades du groupe samedi 23 mai à 8 heures 30. Le camarade Cuvier donnera une série de conférences sur l'évolution de la vie. Avis aux camarades que ces causeries peuvent intéresser.

Le Foyer. — Tous les lundis, réunion des camarades du groupe samedi 23 mai à 8 heures 30. Le camarade Cuvier donnera une série de conférences sur l'évolution de la vie. Avis aux camarades que ces causeries peuvent intéresser.

BEZONS. — Tous les lundis, réunion des camarades du groupe samedi 23 mai à 8 heures 30. Le camarade Cuvier donnera une série de conférences sur l'évolution de la vie. Avis aux camarades que ces causeries peuvent intéresser.

ges, le 11 à Saint-Jean (Haute-Vienne) ; le 13 à Bordeaux, le 15 à La Teste, le 16 à Arcachon (Gironde), le 19 à Bayonne, le 20 au Boucau (Basses-Pyrénées).

Il y aura encore à Pau, Tarbes, Luchon, Toulouse, Cahors, Fumel (Lot-et-Garonne) ; Albi, Castres, Mazamet, Carcassonne, Narbonne, Perpignan, Béziers, Agde, Cette, Montpellier, Saint-Laurent (Gard), Albi, Albi, Albi, Albi.

Dans une huitaine de jours nous ferons connaître la liste de ces dernières conférences. Cuvier se rendra en Bretagne à son retour, les organisateurs et les militants qui désirent organiser sont priés de lui écrire, 19, rue Morel, Paris (XII).

Foyer anarchiste du XV. — Mardi 27 mai à 8 heures trois quarts, 61, rue Blomet, le camarade Cuvier donnera une série de conférences sur l'évolution de la vie. Avis aux camarades que ces causeries peuvent intéresser.

Foyer anarchiste du XI. — Samedi 9 h. à 10 h. 30, 157, faub. Antoine, causerie par M. Riquier : « Les précurseurs ». Voulez-vous organiser le groupe sur de nouvelles bases afin de lui donner le plus d'extension possible, nous faisons un pressant appel à tous les anarchistes.

Jeunesse syndicaliste du 17. — Mardi 26 mai à 8 h. 30, 67, rue Pouchet, conférence par Paul Louis sur : « La doctrine de Karl Marx, le socialisme actuel ». Les camarades des autres Jeunesses sont instamment priés d'y assister.

La Muse Rouge. — A l'occasion de l'anniversaire de la Semaine sanglante, samedi 23 mai, salle de la Bellevilloise, 23, rue Boyer, grande soirée chorégraphique de propagande. Au programme : les chansonniers révolutionnaires dans leurs œuvres ; la chanson et la Commune, conférence avec auditions, par Leo De-gas.

Le groupe fait un pressant appel aux syndicalistes et libéraux de la région, leur rappelle que la belle besogne qu'ils ont accomplie pendant la campagne antiparlementaire doit être suivie d'un propagande énergique et constante ayant pour but la diffusion de notre idéal, sous peine d'être comparables aux farceurs politiques, capables seulement d'un effort tous les quatre ans.

A cet effet, nous allons reprendre notre tournée de causeries-concerts que nous avons interrompue pour pouvoir apporter la parole

anarchiste parmi la cohue des passions et des haines politiques.

Le sujet traité sera pour l'instant « Le néo-malthusisme ».

Que les camarades que notre initiative intéresse, se mettent en relations avec la Libre Discussion, 27, rue du Presbytère, Saint-Sauveur, 21, rue de la Casse, pour un camarade sur « La Révolution française ».

LYON. — L'Emancipation anarchiste. — Si pour les électeurs la bataille est terminée, pour nous, anarchistes, elle doit continuer ; les camarades auront donc régulièrement nos réunions. Ce soir vendredi, causerie par Paillet.

LONDRES. — Groupe d'Etudes Sociales de Londres. — Samedi soir, à 8 h. 30, 12, Little Newport Street, Charing Cross Road W. C. International Social and Dance.

Aidons-nous

A vendre dans de bonnes conditions un saxophone alto, d'occasion. S'adresser à G. Royer, 17, rue du Retrait.

Un camarade vendrait dictionnaire Le Châtelet, état neuf, prix modéré. Ecrire à P. Vassal, 10, rue de Solferino, Aubervilliers.

Petite Correspondance

H. ZISLY. — Serions heureux d'avoir un article sur les colonies communistes de l'Uruguay et du Paraguay. Veut-tu le faire ? Cela rendra service à quelques camarades.

CAMARADES ayant acheté motocyclettes en Suisse sont priés de donner renseignements et prix à K.H., au Libertaire.

CAMARADE HERNIER, Cannes. — L'expédition de votre commande est retardée à cause du Breviaire qui va être tiré sous peu.

L'imprimeur-gérant : J. M. LE NORMAND, 15, rue d'Orléans - Paris.

Dernières Publications

Premier manuel d'ido	0 40	0 45
L'ido en 12 leçons (Vissel)	1 10	1 10
La triple Action de la C. G. T. (Vissel)	0 40	0 45
La Vérité sur les Anarchistes (Roulet)	0 40	0 45
Le Principe anarchiste (Kropotkine)	0 40	0 45
La Révolution sera-t-elle collectiviste ? (Kropotkine)	0 40	0 45
Socialisme et syndicalisme (M. Pellerin)	0 40	0 45
Socialisme et population (Léon Marjolin)	0 40	0 45
La Tranche de M. Dubouche (Rochet de Tholozan)	0 40	0 45
La Révolution et l'hygiène (Rochet de Tholozan)	0 75	0 85
Le Mirage patriotique (Pierre Chastan)	0 45	0 50
Les Travailleurs et la Patrie (G. L.)	0 40	0 45
La chair à canon, 3 ^e édition (M. Laval)	0 45	0 50
La Confédération générale du Travail (G. L.)	0 60	0 70
Synthèses énergétiques de la Vie et de l'Amour	1 50	1 75
Souvenirs d'un révolutionnaire (Gustave Lefranc)	1 50	1 75
L'Education de demain (C. A. Laisant)	0 40	0 45
La Politique de l'Internationale (M. Pellerin)	0 40	0 45
Travail et surmenage (M. Pellerin)	0 40	0 45
Les Scientifiques (Jean Grave)	0 40	0 45
Lettres de Plouffe (Fortuné Henry)	0 40	0 45
Ma pensée libre (Vissel)	0 40	0 45
Au Café (Erick Malatesta)	0 20	0 25
Nouveau catéchisme (Ce que la science nous enseigne)	1 50	1 75

Chansonnier de la Révolte	0 20	0 35
Un peu de l'âme des bandits (E. Michon)	3 50	3 85
Papillons gommés, pouvant se coller partout et contenant des pensées suggestives d'anarchistes célèbres.	0 15	0 20
Excellente moyen de propagande pendant la campagne électorale : A BAS LE VOTE, petite brochure de huit pages contenant de beaux dessins flagellant le vote et les votards.	0 15	0 20
La brochure avec couverture : 0 fr. 05. Sans couverture, 2 fr. 75 le cent.		
Egagement pour la période électorale, cartes postales assorties pour faire réfléchir les ignorants. Bonnes à envoyer à ceux qui croient aux balivernes patriotiques et parlementaires.		
Chaque : 0 fr. 05		
Portrait de Kropotkine (gravure sur bois) grand format, 0 fr. 25 ; petit format, 0 fr. 10.		
La coupe anatomique du bassin de la femme, superbe planche qui fait parfaitement connaître les moyens d'éviter la grossesse, de Hardy.		
A nos bureaux : 0 fr. 15 ; franco : 0 fr. 20.		

En Vente au « Libertaire »

Nous pouvons procurer à nos lecteurs tous ouvrages de librairie en dehors de ceux mentionnés sur le catalogue, sous augmentation de 10 %. Prière d'indiquer lisiblement le titre et, si possible, l'éditeur de l'ouvrage demandé.

Toute commande de librairie doit être accompagnée de son montant en timbres, mandat ou toute autre valeur.

Adresser lettres et mandats à l'Administration du Libertaire, 15, rue d'Orléans, Paris. La deuxième colonne indique le prix par la poste.

BROCHURES		
Pages d'histoire socialiste (Tcherkoff)	0 25	0 30
L'Etat et son rôle historique (Kropotkine)	0 25	0 30
Aux jeunes gens (Kropotkine)	0 40	0 45
La morale anarchiste (Kropotkine)	0 40	0 45
Communisme et anarchie (Kropotkine)	0 40	0 45
Si j'avais à parler aux électeurs (Jean Grave)	0 40	0 45
Organisation, initiative, cohésion (Jean Grave)	0 40	0 45
La panacée-révolution (Jean Grave)	0 40	0 45
A mon frère le paysan (Jean Grave)	0 40	0 45
Entre paysans (Malatesta)	0 40	0 45
Aux anarchistes qui s'ignorent (Ch. Albert)	0 40	0 45
A B C du Libertaire (Ch. Albert)	0 40	0 45
L'Anarchie (Malatesta)	0 40	0 45
L'Anarchie (A. Gervais)	0 40	0 45
Les Anarchistes et l'Affaire Dreyfus (S. Faure)	0 40	0 45
Arguments anarchistes (Beaure)	0 40	0 45
La loi des salaires (J. Guesde)	0 40	0 45
Le droit à la paresse (Lafargue)	0 40	0 45
La femme dans les U. P. (E. Giraux)	0 40	0 45
Justice (Fischer)	0 40	0 45
Réponse aux paroles d'une croyante (Sébastien Faure)	0 40	0 45
La machine à vapeur (Changlin)	0 40	0 45
La responsabilité et la solidarité dans la lutte ouvrière (Nellai)	0 40	0 45
Le manuel du soldat	0 40	0 45
Patrie, guerre et anarchie (Ch. Albert)	0 40	0 45
Le militarisme (Neuvenhuis)	0 40	0 45
Le militarisme (Fischer)	0 40	0 45
Démocratie (Hervé)	0 40	0 45
Salonisation (Jean Grave)	0 40	0 45
La Cresse en l'air (E. Giraux)	0 40	0 45
Contre le brigandage marocain	0 40	0 45
L'États Patrie (Gervais)	0 40	0 45
La peste religieuse (Jean Noss)	0 40	0 45
Baïonettes d'un philosophe avec la anarchie (Diderot)	0 40	0 45
Les Maisons qui tuent (M. Pellerin)	0 40	0 45
Le Balarat (Kropotkine)	0 40	0 45
Le syndicalisme dans l'évolution sociale (Jean Grave)	0 40	0 45
Les deux méthodes du syndicalisme (Désolée)	0 40	0 45
La grève générale (Aristide Briand)	0 40	0 45
L'Éducation du Peuple (Laisant)	0 40	0 45
Au café (Malatesta)	0 40	0 45
L'Amour libre (Mad. Verne)	0 40	0 45
Émancipation du mariage (Changlin)	0 40	0 45
Aux femmes (Gohier)	0 40	0 45
La grève des électeurs (Mithen)	0 40	0 45
École antichambre de caserne et de casquette (Gervais)	0 40	0 45

A bas les Vieux (Brochant).....	0 05	0 10
Propos d'Éducateur (S. Faure).....	0 05	0 10
Le Chât à canon (Manuel Devaldès).....	0 15	0 20
Œuvres de Babeuf.....	0 50	0 60
Le Congrès anarchiste d'Amsterdam Le Congrès de la Société de la Zévaço, Jean Jaurès, Ernest Vaug- han, J.-B. Clément, Sébastien Faure, Guédel, Allmann, Géraul- Richard. La livraison.....	1 25	1 35
Le problème de la population (S. Faure).....	0 40	0 45
L'Éducation rationnelle de l'enfant (S. Faure).....	0 40	0 45
Vers la Russie libre (A. Bullard). Evolution et Révolution (E. Reclus) L'Éducation n'est pas la Révolution Le Neant (Liplay).....	0 40	0 45
«Internationalisme et la Classe ou- vrière» (L. Clément).....	0 45	0 50
Les Scientifiques (Jean Grave).....	0 05	0 10
Le Patriotisme des Plaques blind- ées (F. Clément).....	0 20	0 30
L'Éducation et l'Éducation (Man- Mand).....	0 40	0 45
«Education rationnelle de l'Enfan- ce» (L. Clément).....	0 40	0 45
La Grève Générale Révolution (Gir- aul).....	0 40	0 45
Evolution de la Substance (Auguste Le Boyer).....	0 20	0 25
Les Groupes de Pupilles (L. Clé- ment).....	0 40	0 70
Le Sabotage (E. Pouget).....	0 60	0 70